

Alphonse Daudet

Rose et

Ninette

Rose et Ninette

[Pages de titre](#)

[La Fédor](#)

[Au Fort Montrouge](#)

[Rose et Ninette](#)

[Mœurs du jour](#)

[Page de copyright](#)

1

Rose et Ninette

Alphonse Daudet

2

La Fédor

Pages de la vie

3

I

« François, c'est M. Veillon ! »

À cet appel vivement envoyé par la svelte jeune
femme entre les

bacs fleuris du perron, François du Bréau se dressa
sur la pelouse où

il jouait avec sa petite fille et vint au-devant du
visiteur, une main

tendue, l'autre calant sur son épaule l'enfant qui
riaient et jetait ses

petits pieds chaussés de rose dans le soleil.

« Ah ! c'est M. Veillon... Eh bien, il sera reçu, M.
Veillon... Si ce

n'est pas honteux ! trois mois sans venir à
Château-Frayé, sans
donner une fois de ses... »

Il s'arrêta au bas des marches, saisi par
l'expression, gênée,

angoissée, quelque chose de confus et de fuyard
que la nécessité de

mentir donnait à la ronde figure, bonasse et
moustachue, du meilleur

et plus ancien compagnon de sa jeunesse.

« Tu veux me parler ?

— Oui... pas devant ta femme. »

Ce fut dit, glissé dans l'échange nerveux d'une poignée de mains ;
mais jusqu'au déjeuner, les deux amis ne purent se trouver seuls une minute. Quand la nourrice eut emporté « Mademoiselle », toutes ses grâces faites au monsieur, il fallut explorer la propriété très changée, très embellie depuis ces derniers mois. Ce Château-Frayé, dont la famille de Mme du Bréau portait le nom, était un très ancien domaine, moitié donjon, moitié raffinerie, flanqué d'une tour massive et d'un parc aux verdure féodales où fumait une cheminée géante sur des plaines infinies de blé, d'orge et de betteraves ; sans le halo rougeâtre que Paris allumait chaque soir à l'horizon, on aurait pu se croire au fond de l'Artois ou de la Sologne.

4

Là, depuis deux ans, depuis leur mariage, le marquis du Bréau et sa jeune femme, « son petit Château-Frayé », comme il l'appelait, vivaient dans une solitude aussi exclusive que leur amour.

Au moment de se mettre à table, nouvelle apparition de la nourrice, qui venait chercher Madame pour l'enfant.

« Un type, cette nounou, dit la jeune mère sans plus s'émouvoir.
C'est la paysanne à scrupules... Avec elle on n'a jamais fini...

Déjeunez, messieurs, je vous en prie, ne m'attendez pas. »

Et elle avait, en quittant la table, un joli sourire de sécurité dans le bonheur. Derrière elle, tout de suite, le mari demanda :

« Qu'y a-t-il ?

— Louise est morte », dit l'ami gravement.

L'autre ne comprit pas d'abord.

« Eh ! oui... Loulou... La Fédor, voyons. »

Nerveusement, par-dessus la table, François saisit la main de son ami.

« Morte ! tu es sûr ?... »

Et l'ami affirmant de nouveau d'un implacable signe de tête, du

Bréau eut non pas un soupir, mais un cri, une bramée de soulagement :

« Enfin ! »

C'était si féroce ment égoïste, cet élan de joie devant la mort...

surtout une femme comme la Fédor... l'actrice célèbre, admirée, désirée de tous, et qu'il avait gardée six ans contre son cœur ; il se

sentit honteux et gêné, s'expliqua :

« C'est horrible, n'est-ce pas ? mais si tu savais comme elle m'a

rendu malheureux, au moment de la séparation, avec ses lettres

folles, ses menaces, ses stations sans fin devant ma porte... Six mois

avant mon mariage, dix mois, quinze mois après, j'ai vécu dans

l'épouvante et l'horreur, ne rêvant qu'assassinat,
suicide, vitriol et
revolver... Elle avait juré de mourir, mais de tout
tuer auparavant...
l'homme, la femme, même l'enfant, si j'en avais un.
Et pour qui la
connaissait bien, ces menaces n'avaient rien
d'in vraisemblable. Je
n'osais conduire ma pauvre femme nulle part, ni
sortir à pied avec
elle, sans craindre quelque scène ridicule ou
tragique... Et pourquoi
cela ? Quel droit prétendait-elle sur ma vie ? Je ne
lui devais rien, du

5

moins pas plus que les autres, que tant d'autres...
J'avais eu trop
d'égards, voilà tout. Et puis j'étais jeune, et pas de
son monde
d'auteurs et de cabotins. On attendait plus de
moi... peut-être le
mariage et mon nom... ça s'est vu. Ah ! pauvre
Loulou, je ne lui en
veux plus, mais ce qu'elle m'a embêté !... Mes amis
s'étonnaient de
ce voyage de noces interminable ; ils peuvent se
l'expliquer
maintenant, et pourquoi, au lieu de rentrer dans
Paris, je suis venu
m'enfermer ici, pris d'une passion subite pour la
grande culture.
Encore n'étais-je pas toujours tranquille, et lorsque
le timbre de la
grand'porte sur la route sonnait très fort ou à des
heures insolites,

mon cœur sautait dans ma poitrine, je me disais : «
La voilà ! »

Veillon qui, tout en mangeant d'un robuste
appétit, écoutait
attentivement ces confidences entrecoupées des
va-et-vient du

service, dit à François, sur un ton de reproche :

« Eh bien, maintenant, tu pourras dormir
tranquille... Elle est
morte avant-hier à Wissous, chez sa sœur, qui
l'avait recueillie, il y a
quatre mois, quand sa maladie s'est aggravée. »

Du Bréau tressaillit douloureusement... Malade,
et tout près de
lui, quelques lieues à peine, sans qu'il en eût rien
su...

« Comment l'as-tu appris, toi, qu'elle était là ?
— C'est elle qui m'a écrit de venir la voir. Je l'ai
trouvée dans le
milieu le plus bourgeois, le plus contraire à sa
nature, chez Marie
Fédor, l'ancien prix de tragédie, devenue Mme
Restouble, femme du
notaire de Wissous.

— Mais elles se détestaient...
— Oh ! Loulou était bien injuste. Elle en voulait
à sa sœur d'avoir
renoncé à la vie de théâtre pour épouser son
étudiant des beaux jours
du Conservatoire. »

Du Bréau se mit à rire :

« Son étudiant ?... Lequel ? elle en avait plus de
vingt ?...

— Elle n'en a toujours épousé qu'un, maître
Restouble dont les

panonceaux reluisent sur la plus coquette maison
de Wissous depuis
je ne sais combien de générations. C'est là que j'ai
retrouvé ton
ancienne.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Parce que tu es marié, que tu aimes ta
femme...

6

Tout ce passé n'avait rien d'intéressant pour
toi... Seulement,
aujourd'hui... »

Veillon hésita une seconde, puis très froid
toujours, mais avec le
tremblement de sa grosse moustache brune :

« L'enterrement est pour trois heures... Je me
suis promis que tu
serais là... »

François du Bréau n'eut pas le temps de
répondre ; sa femme
venait d'entrer, moins radieuse que tout à l'heure,
une inquiétude au
fond de ses jolis yeux. Pour une fois, la nourrice
avait raison, les
paupières de l'enfant étaient brûlantes et aussi ses
petites mains.

« Oh ! ce ne sera rien, ajouta vivement la mère,
se méprenant à la
gêne consternée qu'elle devinait autour de la table.

— Aussi n'est-ce pas cela qui nous préoccupe,
dit le mari ; mais je
viens d'apprendre une mort... quelqu'un que j'ai
beaucoup connu.

— Qui donc ? »

Veillon vint en aide à son ami. Il s'agissait d'un
de leurs anciens

de Louis-le-Grand, Georges Hofer, chez qui, dans leur jeunesse, ils venaient quelquefois déjeuner le dimanche... Ses parents, de grands fabricants de bière, avaient leur usine en face, de l'autre côté de la Seine, dans ces immenses plaines qui vont jusqu'à Montlhéry. Il était mort là, on allait l'y enterrer.

Mme du Bréau regarda son mari :

« Tu ne m'en as jamais parlé, de ce Georges Hofer ? »

Il répondit :

« Il y a longtemps que je ne le voyais plus. »

Veillon ajouta, très sérieux :

« C'est égal... tu feras bien de venir. »

Et la femme, plus gravement encore :

« Il faut y aller, mon ami. »

L'accent de pitié, de douceur, dont elle dit cela, les saisit tous les

deux. Ils en parlaient une heure après dans le train de la Grande

Ceinture qui les emmenait à Juvisy, où commencent les plaines de

Wissous.

« Crois-tu qu'elle se soit doutée de quelque chose ? » s'informait

Veillon.

Du Bréau, lui, ne le pensait pas.

7

« Elle me l'aurait dit. C'est une limpide, une vibrante, incapable

de rien cacher... La Fédor disait quelquefois : « Je suis un brave

homme, on peut se fier à moi. » Brave homme, je veux bien, mais

une sacrée femelle tout de même, et qui, née dans
le ruisseau, n'ayant
jamais eu pour se conduire que ses instincts de fille
ou de cabotine,
s'imaginait que toutes les femmes lui
ressemblaient, en plus bête et
plus méchant, et aurait voulu me le faire croire...

Si je n'avais pas eu la chance de rencontrer mon
petit Château-
Frayé et de m'en toquer tout de suite, ma foi !...
j'aurais peut-être
fini par l'épouser.

— Tu n'en aurais toujours pas eu pour bien
longtemps, murmura
Veillon dans un sourire navré. La pauvre Louise
était condamnée.

— Mais enfin de quoi est-elle morte ? Je l'avais
laissée en pleine
santé, en pleine force. »

L'ami, accoudé à la portière et regardant dehors,
bredouilla
quelques mots sous sa moustache : épuisement,
bronchite mal
soignée... on ne savait au juste. Il y eut un instant
de silence ; puis,
sur l'annonce de la station de Juvisy :

« Il faut descendre, dit Veillon, nous ferons le
reste du chemin à
pied. »

Sous un ciel de juillet, embrasé et blanc, un ciel
de soleil fondu, le
pavé du roi, comme on l'appelle encore, déroulait
son interminable
chaussée, bordée d'ormes rachitiques et de bornes
monumentales. De

distance en distance, le long des fossés à l'herbe
rase et roussie, une
borne de pierre, une croix de fer commémorative
marquaient la place
où un tel, maraîcher de tel endroit, en Seine-et-
Oise, rentrant des
Halles de Paris, était mort écrasé par les roues de
sa charrette.

« Fatigue ou boisson, quelquefois les deux... »
murmura Veillon.

Et du Bréau, d'un air détaché :

« À propos de boisson, et le musicien de Louise,
en a-t-on des

nouvelles ? Tu sais, ce Desvarennès, le chef
d'orchestre qui l'a enfin
consolée de son veuvage ? Il paraît qu'ils se
battaient et se soûlaient
d'absinthe tous les soirs. »

Veillon se retourna brusquement :

« Qui a dit ça ? Qui l'a vu ? Et puis, quand cela
serait ? La Fédor

n'en a pas moins été une artiste de grand talent,
une belle et bonne

8

filles qui t'ont aimé du mieux qu'elles ont su, ce qui vaut
bien les deux ou
trois heures de ton temps que tu leur donnes
aujourd'hui... »

Le pavé du roi franchi, les deux amis
s'engagèrent sur un de ces
innombrables chemins de campagne, tout brûlants
et craquants de
poussière entassée, qui s'entrecroisaient à perte de
vue dans ces
champs de seigle et de blé éblouis et papillotants
sous le soleil. L'air

flambait. Çà et là l'aiguille d'un clocher, une rangée d'arbres, le crépi lumineux d'une muraille interrompaient la ligne uniforme de l'horizon, mais jamais le chemin qu'ils suivaient n'allait dans la direction de ce clocher, de cette muraille.

« Tu ne vas pas nous perdre ? » fit du Bréau s'adressant à son compagnon arrêté devant un poteau indicateur, à un tournant de route.

Veillon le rassura ; il connaissait très bien le chemin de Wissous à Château-Frayé, l'ayant fait récemment encore avec Louise.

« Car, figure-toi, mon cher, qu'en se réfugiant chez sa sœur qu'elle détestait, qu'elle croyait sa plus mortelle ennemie, la pauvre fille n'avait qu'un but, une espérance, te revoir. Dès ma première visite, elle m'en parlait : « Vous comprenez, mon petit Veillon, me disait-elle avec cette grâce ingénue que lui avait rendue la souffrance, ce n'était pas possible qu'il vînt chez moi, quand je vivais mal, dans le vice et dans la bohème ; mais ici, chez des gens mariés, chez un magistrat - ma sœur me le répète-t-elle assez, bon Dieu de Dieu, que son mari est magistrat - rien ne peut l'empêcher, n'est-ce pas ? »

Ah ! la malheureuse, pour lui persuader qu'elle rêvait une chose

impossible, que l'honnête homme que tu étais ne
pouvait faire cela,
ne le ferait pas certainement, le mal que j'ai eu...
d'ailleurs sans la
convaincre... »

Du Bréau, qui s'était arrêté pour allumer une
cigarette, murmura
au bout d'un moment :
« Pourquoi se voir, d'abord ? Qu'aurions-nous pu
nous dire ?
— Oh ! je sais bien ce qu'elle t'aurait dit, et
pourquoi elle aurait
tant tenu à te voir avant de mourir.
— Pourquoi ?
— Elle aurait voulu te demander pardon... Oui,
pardon de ses
lettres, de ses menaces, de toutes les démenches
dont elle te

9

persécutait. Je t'avoue que devant sa détresse, ses
remords, je lui ai
menti abominablement, à cette pauvre Loulou, lui
faisant croire que
tout était pardonné, oublié. Mais si tu penses que
je m'en suis
débarrassé avec cela ! Quand elle a eu bien
compris que tu ne
viendrais pas à Wissous, que tu n'y pouvais pas
venir, alors ç'a été
une autre chanson. Ta vie à Château-Frayé, votre
installation, si vous
faisiez de la musique le soir, si ta petite te
ressemble... c'étaient des
questions sans fin. Dès que j'arrivais, impossible de
lui parler d'autre

chose. Puis, un jour, elle nous a déclaré qu'elle
voulait voir ta
maison, seulement les murs, seulement la cime des
arbres. C'est là
que j'ai compris combien elle se trompait sur sa
sœur. Brisée, malade
comme elle était, on ne pouvait pas la mettre en
wagon, elle devait
faire toute la route en voiture, allongée sur des
coussins. Je peux dire
que Marie Fédor a été d'une douceur, d'une
patience admirables et
que, sans elle, jamais Louise n'aurait pu satisfaire
son caprice.

Un vrai voyage fatigant et long. Mais tout lui
semblait magique,
cette première haleine du printemps, allègre et
vive, l'herbe nouvelle
qui pointait partout dans les champs, tout la
grisait. Nous nous
sommes arrêtés au Bois-Margot, et là, descendus
de voiture, nous
avons pris un chemin de traverse, mangé de
ronces, ce que les
cantonniers appellent une route morte. Ce chemin
contourne le parc
de Château-Frayé, nous l'avons suivi tous les trois
en frôlant les
murailles chaudes de soleil. J'avais peur d'être vu
par un de tes
fermiers ou par quelque ouvrier de la raffinerie ; ils
me connaissent
tous. Heureusement, c'était l'heure du travail. Elle
s'exaltait à l'idée
que cet immense troupeau dans la plaine, ce
berger, ces grands chiens

étaient à toi. « Que je m’amuse ! Que je suis
contente ! » disait-elle
en battant des mains comme une enfant. Arrivés
près de la charmille,
son saisissement grandit encore. Tu sais que la
muraille, de distance
en distance, est remplacée par une haute grille de
fer qui laisse voir la
double allée de tilleuls séparée d’une large
pelouse. Nous étions là
regardant derrière les barreaux, aspirant l’odeur
de toute cette jeune
floraison printanière épanouie sous le soleil, quand
je reconnus de
loin la voix de ta femme qui arrivait vers nous sous
la charmille avec
la nourrice et l’enfant... Je n’eus que le temps de
m’écarter, laissant
Louise aux bras de sa sœur, immobile derrière la
grille. Mon regard

10

ne la quittait pas. Quand ta femme est passée,
reculant à tout petits
pas devant sa fille, rien, pas un de ses traits n’a
bougé. Seulement
c’était sinistre, ces joues hâves et décharnées, ce
masque de mort
guettant à travers les barreaux de fer
infranchissables ce qu’il y a de
plus beau dans l’existence, tout ce qui pouvait lui
faire envie et
regret, la maternité heureuse, la jeunesse.

Par exemple, lorsqu’elle a vu venir la petite,
trottant et petonnant
dans sa longue blouse, quelle illumination sur cette
pauvre figure

d'incurable ! Elle riait, elle pleurait et disait tout
bas à sa sœur en
s'essuyant les yeux : « Mais regarde-la donc, la
chérie !... Elle a les
cheveux du même blond que son père, et elle frise
comme lui. Oh ! la
mignonne... la mignonne ! » Son émotion était si
vive, toute
tremblante, les mains tendues, il a fallu l'arracher
de là, l'entraîner
vers la voiture, où elle est tombée sans force. Au
retour, elle ne
prononça pas un mot de toute la route, resta les
yeux fermés, aspirant
un bouquet de fleurs jaunes, du grand ébénier qui
dépasse le mur de
la raffinerie. Le dimanche suivant, quand j'arrivai -
j'avais pris
l'habitude de venir la voir tous les dimanches -, je
la trouvai comme
toujours au fond du jardin, allongée dans un grand
fauteuil d'un vert
pâle, où sa figure ombrée, ses bras minces, ses
longues mains
prenaient un aspect lamentable d'épuisement. Il
m'a semblé la voir
dans ce dernier acte de la Dame, où Desclée seule
lui était
comparable. « Je ne recommencerai plus, me dit-
elle à propos de sa
visite à Château-Frayé... J'ai trop souffert, je suis
cassée... » Et
baissant la voix à cause du jardinier qui ratissait
tout près de nous :
« Ma sœur savait bien ce qu'elle faisait en me
donnant l'idée de ce

voyage... Elle m'a retourné le couteau dans le cœur, la lame y est restée... » Enfin, crois-tu si c'est de l'injustice ! Cette malheureuse Marie Fédor, ce dévouement de toutes les heures, la soupçonner d'une machination pareille, d'une perfidie aussi compliquée... Du reste, tu vas la voir, Mme Restouble, tu te rendras compte que c'est une bonne et charmante femme, ressemblant aussi peu au monstre dont Louise nous parlait que la jolie maison que voici n'a l'apparence du bague où la pauvre fille prétendait s'être enfermée par amour de toi.

Nous y sommes, tu peux juger. »

11

Tout à l'entrée du village, le très ancien logis du notaire, avec ses murs blanchis à neuf, ses persiennes fraîches peintes, ses panonceaux étincelants, se dressait étroit et bas après une petite cour toute fleurie et rougeoyante d'une énorme corbeille de géraniums. Malgré le deuil de la maison et le drap noir qui encadrait la porte, l'étude, très achalandée, n'avait pas chômé ce jour-là, et par les persiennes seulement entre closes on apercevait des profils sur des paperasses, on entendait une voix jeune dictant un acte parmi le grincement des plumes d'oie qui grossoyaient.

Dans le corridor du bas, au sonore et frais
dallage, un tréteau
préparé attendait le cercueil ; tout au bout, une
porte vitrée permettait
d'entrevoir les allées vertes du jardin et les noires
silhouettes des
invités.

« Reste ici, dit Veillon en laissant son ami dans
la cour... Le
cercueil n'est pas encore descendu... Je vais
demander qu'on nous la
laisse voir. Je crois qu'il est encore temps. »

Tout ému par la pensée de cette suprême
entrevue, du Bréau
commençait à s'impatienter de tourner autour des
géraniums, en
entendant chuchoter dans son dos les clercs de
l'étude.

« Nous montons ? » demanda-t-il à son ami,
enfin apparu sous la
draperie funèbre.

Veillon balbutia :

« C'est inutile... On ne peut pas... c'est trop
tard. »

L'autre, sans prendre garde à son embarras,
proposa tout
naturellement de passer dans le jardin avec tout le
monde ; il n'était
peut-être pas fâché, en définitive, d'échapper à
cette confrontation
douloureuse qu'il s'imposait un peu comme un
devoir, après ce qu'il
venait d'apprendre des derniers jours de Louise et
l'espèce de
sacrifice qu'elle lui avait fait en venant vivre et
mourir chez sa sœur.

Mais sa stupéfaction fut grande de voir Veillon, au lieu de passer devant, rester immobile et décontenancé en face de lui, comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

« Quoi donc ? » fit-il enfin.

Et l'ami, cherchant ses mots, la voix et le regard gênés :

« Mon cher, c'est absurde... Tu sais dans quel état le chagrin met

les femmes... Voilà que Marie Fédor, Mme Restouble, si aimable

12

ordinairement, t'en veut d'avoir laissé mourir sa sœur sans être venu une fois... J'ai eu beau lui dire et redire sur tous les tons que tu ne le pouvais pas, que même ta démarche d'aujourd'hui était une imprudence vis-à-vis de ta femme et de votre bonheur... Inutile ! Elle est furieuse, elle ne veut pas te voir ; elle ne descendrait plutôt pas.

— Alors, quoi... Il faut que je m'en aille ?... »

Veillon hésitait :

« Je ne sais que te dire... Quand je pense que je t'ai fait faire cette

longue route et qu'on ne te laisse même pas le droit...

— D'aller jusqu'au cimetière, dit François du Bréau en souriant

tristement... Que veux-tu ? cela est peut-être mieux ainsi... Je m'en

vais revenir chez nous tout doucement par les mêmes grandes

plaines, en me remémorant ces quelques années,
ce triste lambeau de
ma vie qu'ils sont en train d'ensevelir là-haut... »

Il levait les yeux vers une des fenêtres du
premier étage dont le
rideau blanc, curieusement écarté, retomba tout
aussitôt contre la
vitre. La sœur de Louise guettait l'effet de son
refus ; rester là plus
longtemps eût été vraiment trop lâche.

« Mais c'est impossible, tu ne peux pas t'en aller
seul, dit Veillon
accompagnant son ami vers la rue... Nous allons
revenir ensemble.

— Non, non... Reste, je le veux. Il faut que tu
sois là, que tu me
remplaces jusqu'à la fin, surtout s'il est vrai -
comme tu dis - que la
malheureuse fille ait pensé à moi dans ses derniers
moments...

Allons, rentre vite, et à bientôt. Maintenant nous te
reverrons le
dimanche, j'imagine... »

Du Bréau repoussa la grille en bois de l'entrée,
et, plus ému qu'il
n'aurait voulu le paraître, s'éloigna de l'étude à
grands pas.

13

II

Hommes et bêtes, tout le village, à cette heure,
était dans les
champs. Où ? dans quels champs ? sans doute
entre ces plis du

terrain où les troupeaux couchés tiennent de loin la place d'un sillon, les hommes, au repos, celle d'une ornière ; car il n'avait vu en venant, par toute la plaine embrasée et déserte, qu'un immense battement de lumière. Après quelques ruelles blanches et silencieuses, aux maisons basses, au cailloutis inégal, où la chaleur mêlée à des relents d'étable et de basse-cour tombait plus lourde qu'en rase campagne, tout à coup il se trouva devant l'église, une vieille église trapue, avec son portail roman drapé de tentures noires aux mêmes lettres d'argent L. F. qu'il venait de voir sur la maison du notaire. Une croix de pierre, entourée d'un quinconce de tilleuls rabougris, lourds et immuables comme elle, faisait face au portail de l'église. Tout autour, sur l'étroite place, deux roulottes dételées, restées là depuis la fête du pays, dormaient dans l'atmosphère pesante. Quatre heures sonnèrent ; et sitôt après, les notes d'un glas, lentes, espacées, tombées du clocher une à une, annoncèrent l'approche du convoi. Une envie subite lui vint de le regarder passer. Mais où se mettre pour ne pas être vu ? Dans un coin de la place, derrière quelques caisses de lauriers-roses, il avisa un cabaret moisi